

POLAROID

TOME 1

ORIGINES



VAL SAVANNAH

Val Savannah

Polaroid - Tome 1, Origines

© Val Savannah, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-6103-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**AUTRES LIVRES DE LA SAGA POLAROID
DE VAL SAVANNAH.**

TOME 1 : ORIGINES

TOME 2 : MISSION DE VIE

TOME 3 : LE POUVOIR DES CHAMANES

Toute ma gratitude va à l'Univers pour m'avoir accompagnée dans mon développement spirituel et pour avoir mis sur mon chemin Elemiah et Jeton d'Or. Je remercie également mes guides, en particulier mes deux complices qui m'ont progressivement conduite vers cette extraordinaire aventure et pour l'inspiration suscitée pour le parcours initiatique de Jeanne.

MERCI

À Alain et à Cathy, partis trop tôt.

1. GENÈSE : COMMENT TOUT A COMMENCÉ

J'ai trouvé en avril dernier un Polaroid qui allait transformer ma vie à jamais et faire voler toutes mes certitudes et croyances en éclats.

Ma sœur et moi étions descendues dans le Lot, lors du week-end prolongé de Pâques, pour désencombrer la demeure de feu notre grand-tante, décédée de mort naturelle quelques mois auparavant, à l'âge de 88 ans.

Loïc, son fils aîné, souhaitait que les membres de la famille puissent récupérer des objets, qui feraient vivre le souvenir d'Aimée, notre aïeule. C'est ainsi qu'en venant vider la maison, j'ai trouvé ce Polaroid, que je qualifierais après six mois en ma possession de singulier. Il se trouvait dans une des malles en bois entreposées dans les combles du pigeonnier. Ce grenier ressemblait à la caverne d'Ali Baba où s'entassaient mille trésors ramenés de différentes contrées et qui retraçaient les tranches de vie de ma grand-tante. Elle avait eu mille vies, fait d'innombrables voyages et était uneoureuse de la vie. Elle était passionnée de littérature, férue d'astrologie et d'ésotérisme. Tout l'intéressait, la nourrissant de rencontres et d'expériences nouvelles. Elle avait accumulé de nombreux objets ramenés de ses périples ou des brocantes qu'elle avait écumées pour enrichir des collections en tous genres. Le tout était entassé dans ce beau domaine lotois.

Parmi ce bric-à-brac se trouvaient de nombreuses malles pleines de déguisements. Vêtements serait un meilleur terme : de vrais habits d'époque, des tailleurs-jupes stricts des années 50, des mini-jupes des sixties, des pattes d'éph des années 70 aux couleurs improbables, des pantalons taille haute en velours côtelé violet, des sous-pulls orange ou verts. Mais aussi quelques chapeaux aux formes variées, des redingotes, des vestes et des impers qui en fonction de leur matière et façonnage trahissaient leur âge.

Ces tenues iraient probablement nourrir les friperies du coin, trop heureuses de récupérer de si belles pièces vintage et originales. Ici, rien made in China ! Tout était d'origine.

Le boîtier noir attira immédiatement mon regard. Il gisait sur un tas de vêtements du début du 20^e siècle : des uniformes militaires mêlés à des robes charleston des vêtements ornés de perles, des boas en fourrure. Toutes les époques étaient représentées dans ces malles aux ornements travaillés et riches.

Je pris l'appareil photo dans mes mains et l'examinai sous toutes les coutures. J'avais eu un Polaroid pour mes huit ans, mais ce n'était pas celui-là. J'en étais sûre. Celui de la malle était en parfait état, y compris les bandes multicolores sur le devant de l'appareil. Pas une éraflure, ce qui me parut étrange pour un appareil datant probablement des années 60 ou 70. Il paraissait neuf. Je le mis autour de mon cou, en prenant soin de vérifier que la dragonne supportait le poids de l'appareil.

Instinctivement, j'appuyai sur le gros bouton rouge. Un bruit mécanique se fit entendre, et comme par enchantement, un cliché sortit de l'ancre de l'appareil. Les gestes me revinrent naturellement : je saisis la photo, la secouai délicatement et comptai jusqu'à trente. En fait, je n'avais aucune idée du temps nécessaire pour que l'image s'imprime sur le film.

Vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf et trente.

J'hésitai un bref instant. Trente secondes, n'était-ce pas un peu trop court pour révéler au monde l'objet photographié ?

Je fouillai dans la poche de mon jean et en sortis mon portable.

— Dis Siri, combien de temps doit-on attendre pour voir apparaître ce qu'il y a sur un instantané Polaroid ?

Comme toujours, une réponse apparut sur mon iPhone. Merveille du XXI^e siècle dont je ne savais plus me passer. La surprise vint du fait qu'il n'était pas nécessaire de secouer le cliché pour accélérer le processus d'impression sur le film et qu'au contraire, cela pouvait nuire à l'image. En trois minutes, soit 180 secondes, les détails allaient apparaître par eux-mêmes.

Trop long, je mis le cliché dans ma poche et filai dans le salon, retrouver les membres de ma famille.

— C'est quoi cette photo ? me questionna Amanda, ma sœur.

— Un cliché pris dans le pigeonnier.

— Ah ! Et qui est le type sur la photo ?

— Quel mec ? répondis-je surprise. J'ai juste appuyé sur le bouton du Polaroid pour voir s'il fonctionnait. Je n'ai rien photographié de particulier, si ce n'est le coffre rempli de fringues dans lequel j'ai trouvé l'appareil.

Elle saisit le cliché et me le colla sous le nez.

Nous étions assises dans la cuisine de la maison de notre défunte tante, accoudées à une vieille table, devant le cantou.¹

— Ah oui ! On dirait vaguement le chapeau de Napoléon Bonaparte. Il devait être dans la malle sous l'amoncellement d'habits. Je n'y ai pas prêté attention. Il y a tellement de trucs là-haut !

Ma cadette s'approcha de la fenêtre afin de mieux examiner l'instantané.

— Là, regarde d'un peu plus près : on dirait l'esquisse d'un visage sous le chapeau.

Quant au prétendu visage, je ne voyais pas, tant il était flou. Rien de précis : pas vraiment de bouche, ni d'yeux, ni d'oreilles. Un trait qui pouvait être l'ébauche d'un nez, ou tout simplement un reflet. Tout était ouvert à interprétation, car mis à part le chapeau noir, on ne voyait pas grand-chose.

L'incident s'arrêta là.

Je regagnai mon appartement parisien par le train Figeac-Brive-Paris

Austerlitz de 14h09, arrivée à 20h19, en ce lundi de Pâques 2017.

J'avais 34 ans, et à partir de ce jour-là, ma vie n'allait plus jamais être la même.

Ce week-end lotois m'avait enthousiasmée : revoir quelques cousins, oncles, et tantes était toujours agréable, surtout lorsque la famille était éparpillée dans divers coins de France, mais aussi à l'étranger. Le fils de grand-tante Aimée, Loïc, nous avait promis de nous recevoir aussi nombreux que nous étions, tous les week-ends de Pâques, dans cette bâtisse familiale, pour perpétuer le souvenir de sa mère et entretenir les liens familiaux.

Revenir sur les terres ancestrales lotoises était comme un retour aux sources. J'y avais tant de souvenirs de mon enfance et de mon adolescence. Le domaine comprenait une grande maison en pierre à colombages, dotée d'un magnifique pigeonnier, très typique du Quercy. L'extérieur était étendu, avoisinant les deux hectares. Je me sentais bien dans cette bâtisse. L'atmosphère y était joyeuse et chaleureuse. L'énergie qui s'en dégageait était positive, et les vibrations très hautes. La maison avait une âme, celle d'Aimée.

Ma grand-tante avait eu une vie incroyable, qu'elle aimait raconter. La vie d'une aventurière pour son époque. C'était une femme très érudite, qui avait toujours eu soif d'apprendre et de repousser les limites, les siennes, mais aussi celles de la bienséance. Elle aimait nous rappeler que le champ des possibles était ouvert à ceux qui souhaitaient saisir les opportunités qu'il offrait, et vivre ainsi des expériences extraordinaires.

Pour une femme née en 1929, son courage et son intelligence lui avaient permis de s'affranchir des conventions de son époque. La jeune Aimée, encore collégienne, avait un caractère bien trempé et des positions bien tranchées : hors de question, pour elle, d'être l'épouse docile d'un mari et de se soumettre à son autorité, ou de rester cloîtrée chez elle, cantonnée à organiser la maisonnée, et à préparer les repas et à élever les enfants.

Non, Aimée rêvait sa vie en grand. Les années trente lui promettaient un avenir radieux. Elle pourrait être infirmière, journaliste, parcourir le globe sur un

paquebot de croisière, et rencontrer les grands de ce monde. À ses yeux de fillette, le Paris de la fin des années 30 était la ville de l'élégance, de l'avènement de la femme, du moins pour celles qui appartenaient à un milieu social favorable, mais cela, elle n'en avait pas encore pris conscience. Elle adorait cette si belle ville où il était si agréable de s'y promener. Son jour préféré était le dimanche, car c'était l'occasion de profiter de ses deux parents. Les dimanches étaient synonymes de détente et de plaisir : la messe était toujours suivie d'un déjeuner copieux, plus élaboré qu'en semaine, et d'une longue promenade dans les jardins à la française de la ville. Ses préférés étaient ceux des Tuileries et du Luxembourg. Exceptionnellement, le clou de la journée pouvait être une sortie à l'hippodrome. Elle aimait l'atmosphère si particulière qui régnait à Vincennes, ce champ de courses où se côtoyaient des jeunes hommes fort élégants, en haut-de-forme, accompagnés de leurs jeunes épouses ou promises, aux robes longues et cintrées. Les tenues de la gent féminine mettaient leur silhouette en valeur et étaient complétées par des ombrelles et de splendides chapeaux. Un environnement privilégié et sélectif, mais dont la jeune fille ne se doutait pas.

Durant ses années de collège, Aimée était passionnée de littérature et des arts, mais comprenait également la logique des mathématiques. La guerre éclata à l'aube de ses dix ans. Cet événement tragique stoppa momentanément ses rêves de gloire et de paillettes. Ses parents, Louis et Angeline, décidèrent de s'installer en province, pour s'éloigner des bombardements qui s'abattaient sur la capitale.

Cette nouvelle vie, loin de ses amies parisiennes, fut un douloureux déchirement, mais l'existence à la campagne lui réserva de belles surprises. Très jeune, elle apprit que dans chaque malheur se trouvait une lueur, même faible. Certes, elle ne l'avait pas vue au départ, mais oui, le positif vint sous une forme inattendue et lui permit de se prouver des choses, à elle-même, mais aussi de s'émanciper.

Elle était entrée dans la Résistance le jour de ses seize ans. Jeune, belle et insouciante, elle paraissait inoffensive et passait des informations avec une légèreté et une facilité déconcertantes. Les soldats allemands en faction dans le Lot ne se doutaient pas que derrière ce joli minois se cachait une résistante, et que derrière cette maison à colombages passaient des Juifs en partance pour des terres plus accueillantes.

Grand-tante Aimée avait toujours été une femme de son époque, quelle que